



CLASSIQUES  
GARNIER

Édition de CASTEX (Pierre-Georges), « Préface ajoutée dans la deuxième édition Werdet », *Le Père Goriot*, BALZAC (Honoré de), p. 325-327

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-1443-5.p.0395](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-1443-5.p.0395)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2014. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## PRÉFACE AJOUTÉE DANS LA DEUXIÈME ÉDITION WERDET

DEPUIS sa réimpression sous forme de livre, ce qui, dans la logique du libraire, a constitué une seconde édition <sup>1</sup>, *Le Père Goriot* est l'objet de la censure impériale de Sa Majesté le Journal, cet autocrate du XII<sup>e</sup> siècle, qui trône au-dessus des rois, leur donne des avis, les fait, les défait; et qui, de temps en temps, est tenu de surveiller la morale depuis qu'il a supprimé la religion de l'État. L'auteur savait bien qu'il était dans la destinée du Père <sup>2</sup> Goriot de souffrir pendant sa vie littéraire, comme il avait souffert durant sa vie réelle. Pauvre homme! Ses filles ne voulaient pas le reconnaître, parce qu'il était sans fortune; et les feuilles publiques aussi l'ont renié, sous prétexte qu'il était immoral <sup>3</sup>. Comment un auteur ne tâcherait-il pas de se débarrasser du San-Benito dont la sainte ou la maudite inquisition du journalisme le coiffe en lui jetant à la tête le mot *immoralité*? Si les tableaux dessinés par l'auteur étaient faux, la critique les lui aurait reprochés en lui disant qu'il calomniait la société moderne; si la critique les tient pour vrais, ce n'est pas son œuvre qui est immorale. Le Père Goriot n'a pas été suffisamment compris, quoique l'auteur ait eu le soin d'expliquer comment le bonhomme était en révolte contre les lois sociales, par ignorance et par sentiment, comme Vautrin l'est par sa puissance méconnue et par l'instinct de son caractère. L'auteur a bien ri de voir quelques per-

---

1. Voir ci-dessous, p. 340.

2. Contrairement à l'usage adopté dans le roman, Balzac, dans cette préface, met une majuscule au mot Père lorsqu'il désigne Goriot.

3. Voir notre introduction, p. XLIX sq.

sonnes, obligées de comprendre ce qu'elles critiquaient, vouloir que le Père Goriot eût le sentiment des convenances, lui, cet Illinois de la farine, ce Huron de la Halle aux blés. Pourquoi ne lui a-t-on pas reproché de ne connaître ni Voltaire ni Rousseau, d'ignorer le code des salons et la langue française ? Le Père Goriot est comme le chien du meurtrier qui lèche la main de son maître quand elle est teinte de sang ; il ne discute pas, il ne juge pas, il aime. Le Père Goriot cirerait, comme il le dit, les bottes de Rastignac, pour se rapprocher de sa fille. Il veut aller prendre la Banque d'assaut quand elles manquent d'argent, et il ne serait pas furieux contre ses gendres, qui ne les rendent pas heureuses ? Il aime Rastignac, parce que sa fille l'aime. Que chacun regarde autour de soi et veuille être franc, combien de pères Goriot en jupons ne verrait-on pas ? Or, le sentiment du Père Goriot implique la maternité. Mais ces explications sont presque inutiles. Ceux qui crient contre cette œuvre la justifieraient admirablement bien, s'ils l'avaient faite ! D'ailleurs, l'auteur n'est pas de propos délibéré moral ou immoral, pour employer les termes faux dont on se sert. Le plan général qui lie ses œuvres les unes aux autres, et qu'un de ses amis, M. Félix Davin, a récemment exposé <sup>1</sup>, l'oblige à tout peindre : le Père Goriot comme la Marana, Bartholomeo di Piombo comme la veuve Crochard, le marquis de Léganès comme Cambremer, comme M. de Fontaine <sup>2</sup>, enfin de saisir la paternité dans tous les plis de son cœur, de la peindre tout entière <sup>3</sup>,

1. Dans la préface des *Études de Mœurs au XIX<sup>e</sup> siècle*, tome I, avril 1835.

2. La Marana dans *Les Marana* ; Bartholomeo di Piombo dans *La Vendetta* ; la veuve Crochard dans *Une Double Famille* ; le marquis de Léganès dans *El Verdugo* ; Cambremer dans *Un Drame au bord de la mer* ; M. de Fontaine dans *Le Bal de Sceaux*.

3. De même, Balzac note plus tard, dans l'un de ses albums : « Il y a la paternité jalouse et terrible de Bartholomeo di Piombo, la paternité faible et indulgente du comte de Fontaine, la paternité partagée du comte de Grandville, la paternité tout aristocratique du duc de Chaulieu, l'imposante paternité du baron du Guénic, la paternité douce, conseillère et bourgeoise de M. Mignon, la paternité dure de Grandet, la paternité nominale de M. de la Baudraye, la pa-

comme il essaie de représenter les sentiments humains, les crises sociales, tout le pêle-mêle de la civilisation.

Si quelques journaux ont accablé l'auteur, il en est d'autres qui l'ont défendu. Vivant solitaire, préoccupé par ses travaux, il n'a pu remercier les personnes auxquelles il est d'autant plus redevable que ce sont des camarades qui avaient, pour le gourmander, les droits du talent et d'une ancienne amitié, mais il les remercie collectivement de leur utile secours.

Les personnes amoureuses de morale, qui ont pris au sérieux la promesse que, dans la précédente préface, l'auteur a faite de pourtraire une femme complètement vertueuse, apprendront peut-être avec satisfaction que le tableau se vernit en ce moment, que le cadre se bronze, enfin que, sans métaphore, cette œuvre difficile intitulée *Le Lys dans la vallée* va paraître dans l'une de nos Revues <sup>1</sup>.

Meudon <sup>2</sup>, 1<sup>er</sup> mai 1835.

---

ternité noble et abusée du marquis d'Esgrignon, la paternité muette de M. de Mortsauf, la paternité d'instinct, de passion et à l'état de vice du père Goriot, la paternité partielle du vieux juge Blondet, la paternité bourgeoise de César Birotteau... » Il ajoute « qu'il n'y a pas une nuance de ce sentiment depuis le sublime jusqu'à l'horrible qui n'ait été saisie, qui n'ait été représentée. » (*Lov.* A 159, f<sup>o</sup> 24).

1. Une partie du *Lys dans la Vallée* parut en effet dans *La Revue de Paris* (nov. - déc. 1835). Cette publication fut interrompue avec éclat dans des circonstances que Balzac devait largement commenter (voir la longue et célèbre préface du roman).

2. Balzac a de même inscrit « Meudon, 6 avril 1835 » sous la note publiée en appendice à la première édition de *La Fille aux yeux d'or* (*Histoire des Treize*, éd. citée, p. 458). Il y a là une énigme, car nous ne savons rien sur les circonstances d'un séjour de Balzac à Meudon.